

Survie de Saint Siméon Stylite l'Alépin dans les Gaules

In: Syria. Tome 51 fascicule 1-2, 1974. pp. 171-197.

Citer ce document / Cite this document :

Nasrallah Joseph. Survie de Saint Siméon Stylite l'Alépin dans les Gaules. In: Syria. Tome 51 fascicule 1-2, 1974. pp. 171-197.

doi : 10.3406/syria.1974.6436

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/syria_0039-7946_1974_num_51_1_6436

SURVIE DE SAINT SIMÉON STYLITE L'ALÉPIN DANS LES GAULES ⁽¹⁾

PAR

Joseph NASRALLAH

(Pl. V-VIII)

Les martyrs furent les premiers saints à être honorés et invoqués par les chrétiens. A ce culte ancien s'ajouta bientôt celui des ascètes. On les jugeait dignes des mêmes honneurs. « Le martyr avait triomphé en un jour, parfois en une heure, en donnant son sang ; l'ascète avait lutté pendant une vie entière pour dompter la nature et remporter sa victoire. Leurs mérites semblaient égaux. On considérait quelques-uns d'entre eux, saint Paul l'ermite, saint Antoine, comme des colonnes qui supportaient le monde. Sans eux, disait-on, Dieu laisserait s'écrouler le ciel » ⁽²⁾.

L'expansion extraordinaire du culte de saint Siméon Stylite l'Alépin ⁽³⁾ fut le témoignage le plus éclatant de cette assimilation.

A peine quelques décennies séparent sa mort du début de l'érection sur

⁽¹⁾ Cet article fait suite à quatre études consacrées à saint Siméon Stylite et à son couvent : *Le Couvent de Saint-Siméon l'Alépin. Témoignages littéraires et jalons sur son histoire*, in *Parole de l'Orient*, 1970, t. I, pp. 327-356 ; *L'Orthodoxie de saint Siméon Stylite l'Alépin et sa survie dans l'Église melchite*, in *Parole de l'Orient*, 1971, t. II, pp. 345-365 ; *A propos des trouvailles épigraphiques à Saint-Siméon-l'Alépin*, in *Syria*, 1971, pp. 165-178 ; *Couvents de la*

Syrie du Nord portant le nom de Siméon, in *Syria*, 1972, pp. 127-159.

⁽²⁾ E. MÂLE, *La Fin du paganisme en Gaule et les plus anciennes basiliques chrétiennes*, Paris, 1950, p. 76.

⁽³⁾ Nous donnons les raisons de ce qualificatif appliqué à saint Siméon Stylite, nommé communément l'Ancien, dans *Le Couvent de Saint-Siméon*, p. 327.

Illustration non autorisée à la diffusion



1. — SAINT-SIMÉON (Seine-et-Marne).
Lavoir dominé par la niche.

(Cl. Fr. Guillemain)

2. — SAINT-SIMÉON (Seine-et-Marne).
Statue de Saint Siméon (profil).

(Cl. Fr. Guillemain)

Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration non autorisée à la diffusion

3. — Statue de saint Siméon (détail).

(Cl. Fr. Guillemain)

4. — Statue de saint Siméon (trois-quart).

(Cl. Fr. Guillemain)

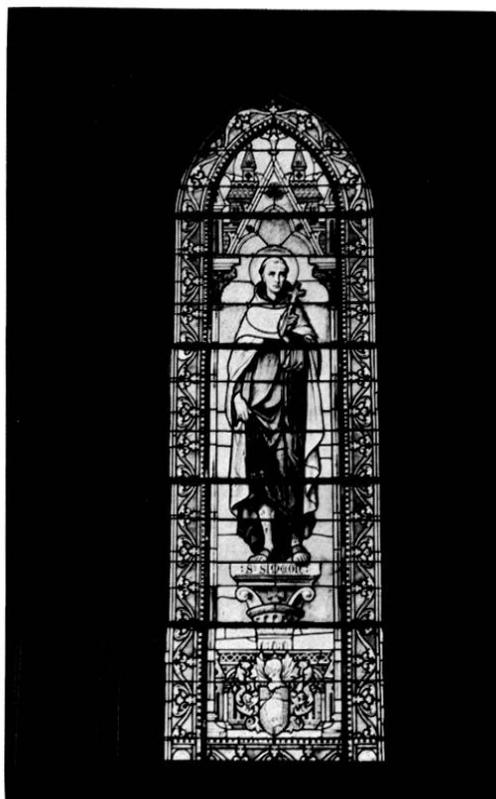
Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration non autorisée à la diffusion

1. — Église de saint Siméon (Seine-et-Marne).
(Cl. J.-M. Gander)

2. — Statue de saint Siméon
(Église de Saint-Siméon, bas-côté droit).
(Cl. Fr. Guillemain)

Illustration non autorisée à la diffusion



3. — Détail de la bannière de procession.
(Cl. J.-M. Gander)

4. — Vitrail du chœur.

le lieu où il vécut, de l'un des plus beaux « martyria » de l'architecture. On y venait en pèlerinage. « Les eulogies qui contiennent l'huile recueillie sur son tombeau, qui sont mêlées de quelques particules de ses reliques, qui sont timbrées à son image, apportent protection contre les démons et les maladies ⁽¹⁾ ».

Sa vie durant, il était considéré comme un prodige, comme un ange incarné. Au témoignage de son premier biographe, Théodoret de Cyr ⁽²⁾, on accourait — non seulement du voisinage et de la Syrie — mais de partout, pour le voir et entendre sa parole. « C'est un océan de peuples qu'on peut voir rassemblé en ce lieu, un océan où se déversent les fleuves venus de toute part. Car, il n'afflue pas seulement les habitants de notre Empire, mais aussi les Ismaélites, les Perses, les Arméniens soumis aux Perses, les Ibères, les Homérites et les peuples plus à l'intérieur que ceux-ci. Il vient aussi beaucoup des habitants de l'extrême Occident, les Hispanes, les Bretons et les Gaulois qui habitent l'entre-deux. Quant à l'Italie, il est superflu d'en parler. Car dans la très vénérable Rome, dit-on, si fameux est notre homme que, dans tous les vestibules des ateliers, ils lui ont élevé de petites statues, se procurant par là-même une sorte de garde et de sécurité » ⁽³⁾.

Une *Vie* latine de sainte Geneviève ⁽⁴⁾, écrite moins de vingt ans après la mort de la sainte (vers 500) relate un fait assez inattendu pour être nié par quelques critiques ⁽⁵⁾. « En Orient, dit l'auteur anonyme, il y avait un saint, nommé Siméon, qui méprisait le monde et demeurait depuis bientôt quarante ans sur une colonne en Cilicie de Syrie, à l'écart d'Antioche. Des marchands qui faisaient ce voyage-là dirent que le saint

⁽¹⁾ J. LASSUS, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, Paris, 1947, p. 284.

⁽²⁾ *Hist. Relig.*, XXVI.

⁽³⁾ *Vie de Syméon*, par THÉODORET, traduction A.-J. FESTUGIÈRE, *Antioche païenne et chrétienne*, Paris, 1959, p. 394.

⁽⁴⁾ *Vita Genovefae virginis parisiensis*, in Monumenta Germaniae Historica. Scriptores rerum Merovingicarum, III, *Bibliotheca hagiographica latina*, n. 3335, c. 27. Une version française de cette *Vita* a paru une première

fois, sans signature, dans *Cahiers Saint-Irénée* sept.-oct. 1966, n° 60, pp. 2-26 ; et une seconde fois (même version, sous le nom de A. DE FOUCAULD dans *Présence Orthodoxe* (revue qui continue les Cahiers Saint-Irénée), 1971, t. III, n° 13, pp. 18-24 ; n° 14, pp. 83-91.

⁽⁵⁾ B. KRUSCH, dans *Neues Archiv.*, t. XVIII, pp. 22-23, réfuté par M. G. KURTH, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1913, p. 3 ; article repris dans *Études Françaises*, t. II, Bruxelles, 1919, pp. 1-96.

les avait beaucoup questionnés au sujet de Geneviève, qu'il la saluait avec grand respect et demandait instamment qu'elle se souvînt de lui dans ses prières » ⁽¹⁾.

Avec l'Empire et l'établissement de la *Pax Romana*, les relations étaient devenues fréquentes. Une autre *pax*, celle accordée par Constantin à l'Église, les marqua d'un caractère particulier. Aux relations commerciales s'ajoutèrent d'autres de caractère religieux : les pèlerinages et les pérégrinations des moines.

On lit dans la Correspondance de saint Jérôme : « En Palestine, on voit les hommes les plus remarquables de l'univers ; les plus illustres personnages de la Gaule y accourent, le Breton abandonne son soleil occidental pour y venir. Et que dire des Arméniens, des Perses, des peuples de l'Inde, de l'Éthiopie, de l'Égypte, de la Mésopotamie et de toutes les multitudes de l'Orient ? » ⁽²⁾.

Les disciples du saint, Mélanie, Paule et Eustachie, établies à Bethléem auprès de leur maître, écrivirent une lettre en 393, à leur amie Marcella, l'invitant à venir les rejoindre, en rappelant que « quiconque a pu être le premier en Gaule s'empresse de venir ici. Le Breton, séparé de notre univers, s'il a progressé dans la piété, abandonne les régions où se couche le soleil et cherche cet endroit qu'il ne connaît que de réputation et par le récit des Écritures » ⁽³⁾.

Les Gallo-Romains furent parmi les plus ardents à entreprendre le grand voyage. Les pèlerins ne se contentaient pas de visiter les lieux sanctifiés par le Christ et sa sainte Mère ; la vie des moines, encore peu répandus en Occident, les attirait. A Tabenisi, couvent fondé par saint Pachôme, un vieillard qui lisait le livre que Sulpice-Sévère avait écrit tout récemment sur saint Martin, demanda à Postumianus, qui arrivait de la Gaule, de prier l'auteur d'écrire la suite ⁽⁴⁾. Honorat qui avait voyagé en Orient, se retira en 410 à Lérins pour y vivre à la façon des solitaires qu'il y avait connus. Cassien, disciple d'Évagre le Pontique, fonda à

⁽¹⁾ *Vita Genovefae*, p. 226.

⁽²⁾ *Epist.* XLVI, 10.

⁽³⁾ *Epist.*, XLVI, 2.

⁽⁴⁾ SULPICE-SÉVÈRE, *Dialogue*, I, cap. XXII.

Marseille un monastère et fit dans ses œuvres, connaître à l'Occident la vie des ermites et des cénobites d'Orient.

Grégoire de Tours enfin ne vit pas la Terre Sainte ; mais il aimait entendre les récits des pèlerins à leur retour ; et il nous a transmis ce qu'il en avait retenu ⁽¹⁾. Il nous a fait connaître la légende des Sept Dormants d'Éphèse, des miracles de la Vierge opérés en Orient ; il a consacré des chapitres à des saints orientaux : saint Phocas qui guérissait de la morsure des serpents, saint Domitius qui envoyait des songes aux malades couchés dans sa basilique, saint Georges et les quarante-huit martyrs d'Arménie.

Ses connaissances ne pouvaient avoir que deux sources : les Orientaux fixés dans les Gaules ou les Gallo-Romains que le commerce ou la piété avaient entraînés vers l'Orient. D'ailleurs il éclaire lui-même notre lanterne. Il nous apprend qu'il a mis en latin la légende des Sept Dormants d'Éphèse, *Syro quodam interpretante* ⁽²⁾. C'est un autre syrien qui lui a rapporté l'histoire de saint Babylas ⁽³⁾. Le même Grégoire fait mention dans son *Historia Francorum*, II, 21, de l'anachorète Abraham. Il s'étend plus longuement sur lui dans son *Liber vitae Patrum* ⁽⁴⁾. Il était né au bord de l'Euphrate. Parti pour aller visiter les solitaires d'Égypte, il avait couru aventure sur les routes infestées par des « païens » trop vaguement désignés pour qu'on puisse essayer de le suivre à la trace. Sa fuite l'avait conduit en Auvergne, près de Clermont où il acheva ses jours dans un monastère sous le vocable de S. Ciryus, qui a donné son nom à la paroisse de Saint-Cyrgues ⁽⁵⁾.

Il est naturel qu'attiré par la sainteté et les prodiges du stylite, un marchand ou un pèlerin des Gaules l'ayant entretenu des vertus de sainte Geneviève, Siméon le chargeât de la saluer de sa part.

Grégoire de Tours cependant n'a retenu la geste de Siméon ni dans son *Liber vitae Patrum*, ni dans son *In gloria martyrum*. Il le mentionne cependant dans son *Histoire des Francs*, à propos du stylite Wulfilas stylite d'origine lombarde qui avait dressé le siège de son exploit à Yvoi (aujourd'hui Carignan, dans les Ardennes) et que Grégoire avait rencontré

⁽¹⁾ C'est l'objet de son *Liber vitae Patrum*.

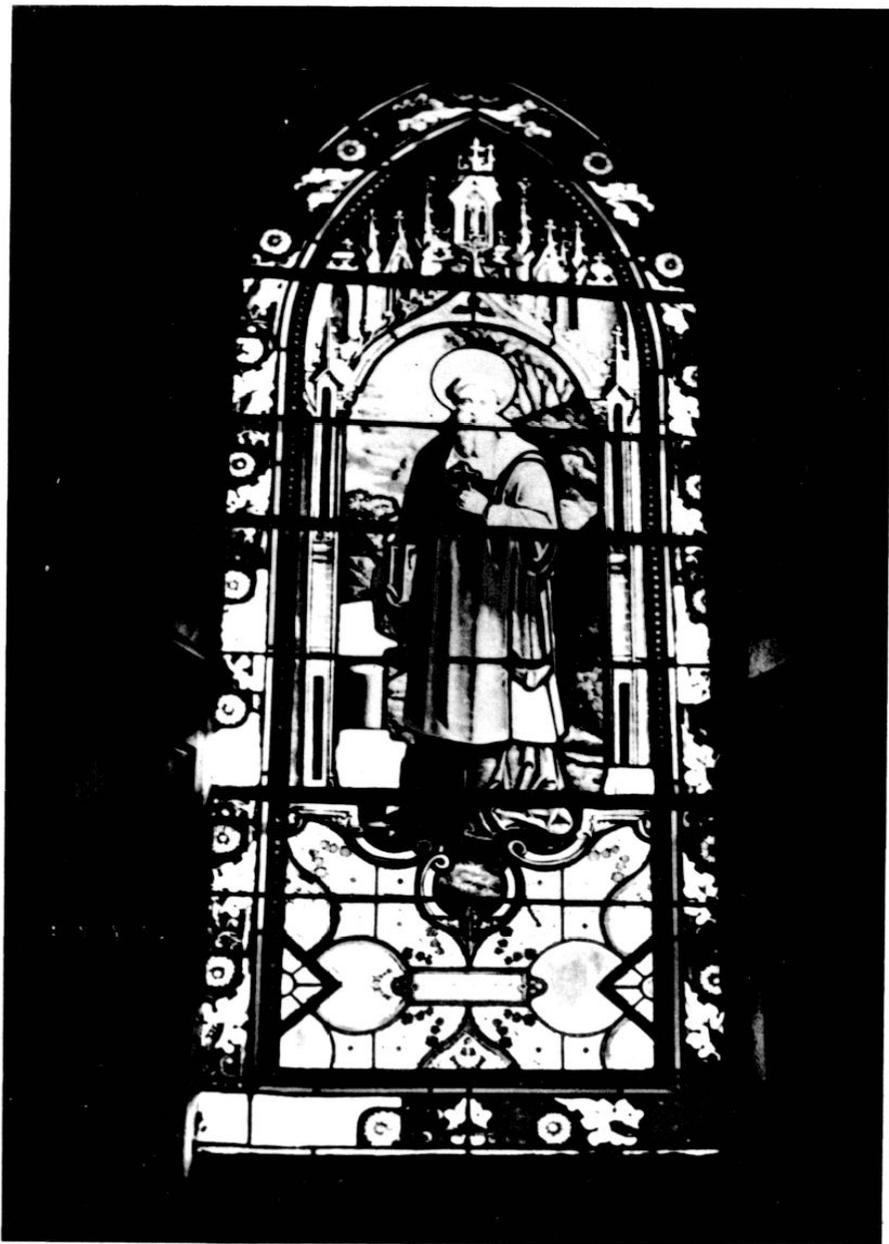
⁽⁴⁾ Chap. 3.

⁽²⁾ *In gloria martyrum*, chap. 94.

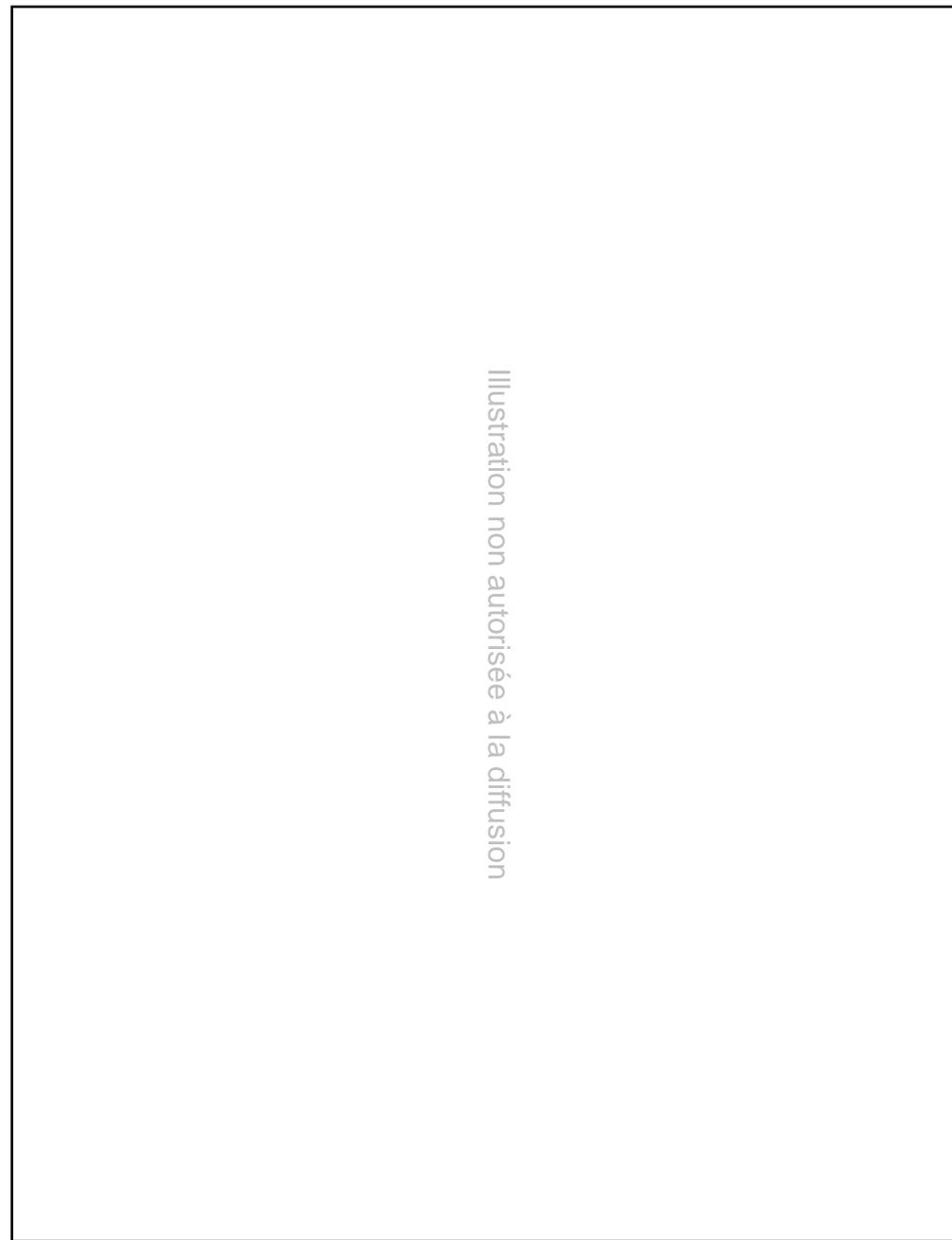
⁽⁵⁾ Sidoine parle aussi dans sa *Lettre 17* de

⁽³⁾ Cf. *Anal. Bol.* XXVII, 1908, p. 173.

cet Abraham.



1. – SAINT-SIMÉON (Eure)
Vitrail



2. – POITIERS : Hypogée de Mellébau de *Saint Siméon*.
(Cl. F. Eygun)

Illustration non autorisée à la diffusion

Saint-Siméon dans la niche (Cl. Yan Loth)

en 585. La Gaule, en effet, eut aussi son Siméon. L'histoire de ce stylite manqué vaut la peine d'être lue ⁽¹⁾.

Victor H. Elbern veut que les documents littéraires de la Gaule précarolingienne mentionnant des stylites se réfèrent à Syméon le Jeune et non à l'Alépin. Entrent dans cette catégorie le passage de la *Vita Genovefae*, et celui de l'*Historia Francorum*. « En considérant tous les faits, dit-il, on pourra dire avec toute probabilité que les sources gauloises mentionnées parlent de saint Syméon le Jeune, le saint du « Mont des Miracles » ⁽²⁾. » Geneviève mourut vers l'an 500, donc 21 ans avant la naissance de Siméon le Jeune. Il est bien difficile qu'elle ait pu entrer en rapport avec un être qui était encore dans le monde des possibles. Même si la *Vita Genovefae*, comme le veulent certains, a été écrite au VIII^e s., nous ne pouvons pas, sans raison sérieuse, accuser son auteur d'une erreur aussi grossière. Les hagiographes en général ne sont pas, il est vrai, à

⁽¹⁾ GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoire des Francs*, traduction du latin par ROBERT LATOUCHE, t. II, Paris, 1965, pp. 141-145.

Cf. à ce sujet, G. WILTHEIM, *Notae historicae in Gregorii Turonensis narrationem de S. Vulfilaeo*, dans Bulletin de la Commission royale d'histoire, t. VII, 1843, pp. 300-342.

Un autre Gaulois qui fut disciple d'un stylite et qui surpassa son maître par l'originalité de ses pénitences fut un certain Titus. Il était venu des Gaules avec une troupe bien exercée. L'empereur Zénon l'attacha à ses armées avec le titre de comte. Il l'envoya un jour à Daniel Stylite pour satisfaire sa dévotion. Mais Titus ne voulut plus quitter la « *mandra* », congédia ses soldats et leur distribua ce qu'il possédait. Deux d'entre eux déclarèrent ne plus vouloir se séparer de lui. En vain l'empereur essayait-il de le faire revenir sur sa résolution ; il finit par donner son consentement, et les trois soldats prirent l'habit monastique. Après avoir observé et interrogé le stylite, Titus inventa un nouveau genre de pénitence. Retiré dans un coin de l'oratoire, il se fit suspendre à des cordes passées

sous les aisselles, de façon que ses pieds ne pussent toucher la terre. Une planche fixée à la hauteur de sa poitrine lui servait d'appui pour trouver un peu de repos ou pour déposer un livre. Il ne prenait qu'une fois par jour une légère réfection. Ce rude pénitent édifiait beaucoup ses visiteurs, parmi lesquels on compte l'empereur Léon. Un jour il parut plus absorbé dans la prière que de coutume. Cet état d'immobilité se prolongeant de façon inusitée, on s'approcha : il était mort. La cérémonie funèbre se fit devant la colonne, et Daniel ordonna de déposer le corps de Titus dans le tombeau des prêtres. Un de ses compagnons, à qui Daniel donna le nom d'Anatolius, mena quelque temps le même genre de vie, au même endroit. Plus tard il fonda un petit monastère, qui existait encore lorsque le biographe écrivait la Vie de S. Daniel (H. DELEHAYE, *Les Saints Stylites*, pp. 1-11).

⁽²⁾ *Le Fragment de saint Syméon à l'hypogée de Poitiers*, in Bull. Soc. Antiquaires de l'Ouest, 1967, p. 258-259 ; cf. aussi un autre passage de la p. 259.

une erreur de date près. Mais tout de même nous ne pouvons pas les suspecter tous sans raison.

Un détail qui est un signe. L'auteur de la *Vita Genovefae* dit que Siméon demeurait sur *une colonne en Cilicie*. Or nous savons que le stylite alépin était natif de Cilicie. « Siméon naquit à Sisa aux confins de notre pays et de la Cilicie » dit Théodoret ⁽¹⁾.

Quant au passage de Grégoire de Tours, Elbern y voit une connection avec Siméon le Jeune du fait qu'il y soit appelé « Siméon d'Antioche » ⁽²⁾, comme si Siméon l'ancien ne pouvait pas être connu sous cette épithète.

Il est vrai que Siméon le Jeune naquit à Antioche. Il est bien vrai que Qal'at Sim'ân est éloigné de 32 km de la grande métropole, tandis que le Mont-Admirable n'en est qu'à 17 à vol d'oiseau. Mais il est arrivé bien souvent dans l'histoire que la citoyenneté adoptive l'emportât sur la citoyenneté naturelle. De même la distance matérielle ne doit pas être tellement prise en considération, surtout lorsque des faits précis viennent l'atténuer ou même la supprimer. A peine eût-on connaissance de la mort de Siméon l'Alépin que l'évêque d'Antioche Martyrius accourut accompagné de six évêques, ainsi que le maître de la milice, Ardaburius, avec six cents soldats pour empêcher qu'on vînt enlever le corps. Une foule énorme se réunit autour de la colonne avec des parfums, des cierges et des flambeaux faisant retentir l'air de ses gémissements. On déposa le cercueil sur un char et le cortège se mit en marche, accompagné de lumières, d'encens et

⁽¹⁾ « Ce qui suffirait d'ailleurs à montrer que l'auteur de la Vie de Geneviève a connu Syméon Stylite par une autre source que le martyrologe, c'est qu'il fait mention exactement du lieu de sa naissance (comparer à Théodoret...), de l'endroit où s'élevait la colonne, et du nombre d'années qu'il y vécut » (H. DELEHAYE, *Les Saints Stylites*, p. XXI).

« Les allées et venues des marchands (*eunles et redeuntes*) expliquent fort bien ce qui pourrait paraître étrange dans l'affirmation du biographe (de Geneviève). C'est Geneviève qui doit avoir d'abord entendu parler de Syméon et sollicité ses prières. Syméon à son tour s'est informé d'elle auprès des marchands qui lui trans-

mettaient ses hommages, en faisant, sans doute, l'éloge de sa vertu. Le panégyriste de Geneviève n'enregistre naturellement que ce qui est honorable pour son héroïne, et, s'il n'y avait aucune gloire spéciale pour elle d'avoir envoyé ses salutations à Syméon, il y en avait incontestablement à avoir été saluée par lui » (*Op. cit.*, p. XX).

⁽²⁾ « Évidemment le fameux stylite de la région d'Antioche ne peut être identifié avec saint Syméon l'ancien, mais avec Syméon stylite le Jeune (521-592) qui vécut sur le « Mons Mirabilis » près de Séleucie pas loin d'Antioche » (*art. cit.*, p. 257).

de psalmodies. Toute la ville d'Antioche se porta à la rencontre du saint corps en habits blancs et avec des cierges et des torches. Le corps fut déposé à la grande église de Constantin. Nul autre saint, prophète, apôtre ou martyr n'avait reçu cet honneur, précise la *Vita* syriaque. S'il faut en croire le même biographe, l'empereur Léon réclama pour sa capitale la précieuse dépouille. Mais la ville d'Antioche le supplia de ne pas la priver de ce trésor : « Notre ville n'a plus de murailles, lui fit-on répondre ; nous l'avions cherché pour nous en tenir lieu, et pour nous protéger par ses prières ». N'est-ce pas suffisant pour que Siméon méritât l'épithète d'antiochien que la tradition melchite d'ailleurs lui appliqua de temps en temps, laissant plutôt l'épithète de *Thaumaturgos* à Siméon le Jeune ?

Bien des indices nous permettent d'aller plus loin et de dire que la célébrité de ce dernier lui vint en fonction de l'imitation de l'ascèse du fondateur du stylitisme et que le halo qui cerna sa mémoire n'est qu'un décalque du la lumière qui entourait le nom de son aîné. Non seulement le sanctuaire du Mont-Admirable fut copié sur le modèle de Qal'at Sim'ân, mais les biographes de Siméon le Jeune, vivant autour de sa colonne, se livrèrent à une surenchère invraisemblable. A tel point que le spécialiste des stylites, le P. Delehaye se demande « la vie de Syméon du Mont-Admirable serait-elle un roman de fantaisie ». On dirait qu'ils visaient à éclipser la mémoire du premier stylite, soit en appliquant à leur héros des faits et gestes accomplis par celui-là, soit en décrivant les manifestations de son culte. Ainsi le trait de la corde serrée et des ulcères se révélant par l'odeur intolérable qui s'en dégage, est une réminiscence de la *Vie* de Syméon l'Alépin ⁽¹⁾. Théotecna de Rosopolis (Cilicie) qui avait orné sa maison d'une image de Siméon le Jeune pour le remercier de sa guérison ⁽²⁾, et l'artisan antiochien qui avait fait de même, au-dessus de l'entrée de son atelier ⁽³⁾, sont des pendants à ce que raconte Théodoret du premier Siméon, dont, à Rome, l'icône ornait l'entrée des ateliers comme gage de

⁽¹⁾ Pour Siméon l'Alépin, THÉODORET, *Hist. relig.*, 5 (FESTUGIÈRE, *op. cit.*, p. 398) ; pour Siméon le Jeune, PAUL VAN DEN VEN, *La Vie ancienne de S. Syméon le Jeune (521-592)*, t. II, Bruxelles, 1970, chap. 26, p. 30.

⁽²⁾ *La Vie ancienne*, chap. 118, 42-52, pp. 119-120.

⁽³⁾ *La Vie ancienne*, chap. 158, pp. 164-165.

protection ⁽¹⁾. Malgré cela, ils sont discrets sur l'existence du culte de leur « saint » en dehors de l'Antiochène des frontières de l'Empire et de la Géorgie ; d'ailleurs les Géorgiens étaient nombreux au Mont-Admirable. Pour eux il est un saint inconnu en Occident. Il le demeure jusqu'aux Croisades. Seul Evagrius ⁽²⁾ note que ses grandes actions sont dans toutes les bouches. Car on accourait à lui de partout : « Siméon fit beaucoup d'autres choses supérieures à tout ce qu'on peut se rappeler et qui réclament un langage disert, des loisirs et une peine particulière, étant célébrées dans les parlers de (tous) les hommes. En effet de presque toute la terre, non seulement les Grecs, mais les Barbares allaient souvent vers lui et obtenaient ce qu'ils demandaient ». Expression assez vague qui n'a pas la même précision que celle de Théodoret ⁽³⁾.

*
* * *

En dehors des documents littéraires, nous trouvons Siméon l'Alépin représenté dans les Gaules dans une œuvre sculptée. En 1878, le Père de la Croix, jésuite, qui passa une grande partie de sa vie à explorer le sous-sol du Poitou, trouva aux abords de Poitiers, au « Champ des Martyrs » un vaste monument funéraire, la crypte de Mellébaude ⁽⁴⁾. Ce tombeau qui n'est qu'à moitié souterrain, cet escalier qui conduit à une salle flanquée d'arcosolia, cette voûte en plein cintre, tout ici rappelle les hypogées explorés par le marquis de Vogüé dans la Syrie centrale, particulièrement l'hypogée de Moudjeleia. Le Père de la Croix avait été frappé de ces ressemblances et il disait que si l'on voulait refaire l'extérieur du mausolée de Mellébaude, on devait copier un tombeau syrien ⁽⁵⁾. Les artisans qui

⁽¹⁾ THÉODORET, *Hist. relig.*, chap. 11 (FESTUGIÈRE, *op. cit.*, p. 394).

⁽²⁾ *Hist. eccles.*, lib. VI, cap. 23 ; et aussi lib. V, cap. 22.

⁽³⁾ Cf. *supra*, p. 174.

⁽⁴⁾ La crypte a fait l'objet de plus d'une étude : C. DE LA CROIX, *Monographie de l'Hypogée - Martyrium de Poitiers*, Paris, 1883. — L. LEVILLAIN, *La « Memoria » de l'abbé Mellébaude*, in *Bulletin de la Société des Antiquaires*

de l'Ouest, 3, Série II, Poitiers, 1911. — V. H. ELBERN, *Nouvelles recherches au sujet de la crypte de l'abbé Mellébaude*, même bulletin, 4, Série VI, 1962. — Chanoine TONNELIER, *Les Inscriptions de l'Hypogée de Mellébaude à Poitiers*, même Bulletin, 4, Série VIII, 1965. — L. LEVILLAIN, FR. EYGUN, *Hypogée des Dunes à Poitiers*, Poitiers, s. d. — FR. EYGUN, *Art des Pays d'Ouest*, Paris, 1965.

⁽⁵⁾ E. MÂLE, *La Fin du Paganisme*, p. 179-180.

commencèrent au VII^e s. l'hypogée et en exécutèrent les parties décoratives ne connaissaient que la grammaire ornementale de l'Orient. Dans la crypte, plusieurs bas-reliefs dont un nous intéresse spécialement, c'est un morceau de calcaire travaillé, de la forme d'un tronc arrondi. Nous empruntons sa description à celui qui en a fait dernièrement l'objet d'une étude, le même Victor H. Elbern : « Cette pièce... mesure 32 cm, 20 cm de diamètre. Elle devait faire partie d'une œuvre sculptée et plus exactement d'une figure droite. Maintenant subsiste seulement un fragment du corps, des genoux jusqu'aux épaules. Le tronc est couvert d'un vêtement à plis ondulés qui s'écourent verticalement. A la partie supérieure des bras, on aperçoit de petites touffes, ce qui permet d'y reconnaître une sorte de fourrure.

On voit assez bien que les mains du personnage jadis représenté en entier, sont réunies devant la poitrine, pour tenir une croix, dont les bras s'élargissent légèrement. Cette croix encadrée entre les bras de la figure, à l'origine était peinte et décorée de verres cloisonnés. Au-dessus, une bande étroite porte une inscription : HIC SCS SYMION. Malheureusement il n'est pas possible de déterminer le fragment par d'autres éléments connexes. On pourra souligner que la partie supérieure des jambes est serrée par une sorte de bourrelet »⁽¹⁾ (Pl. V, 2).

Le Père de la Croix établit une alternative entre le vieillard Siméon du Nouveau Testament (Luc II, 25) et l'apôtre Siméon ou Simon, le « frère de Jésus », deuxième évêque de Jérusalem, mort sur la croix sous l'empereur Trajan. Mais son argumentation est moins scientifique que pieuse. Léon Levillain, élève du savant jésuite, et récemment Édouard Salin optèrent pour le second. Cependant ce dernier ne manqua pas de déceler un lien entre la représentation de l'hypogée de Mellébaude et le

⁽¹⁾ *Le Fragment de Saint Syméon à l'Hypogée de Poitiers*, in Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 1967, p. 255. L'auteur a étudié ce fragment dans d'autres articles : *Das Relief der Gekreuzigten in der Mellebaudis --- Memorie zu Poitiers*, in Jahrbuch der Berliner Museen, 111, 1961 — *HIC SCS SYMION --- Eine vorkarolingische Kullstatue des Symeon*

Stylites in Poitiers, dans Cahiers Archéologiques, 1966, t. XVI, pp. 23-38. Comme le dit l'auteur lui-même, il ajouta à cette étude « l'appareil scientifique détaillé » qui manquait à la première. Sur ce bas-relief, cf. aussi E. SALIN, *La Civilisation Mérovingienne*, vol. IV. *Les Croixances*, Paris, 1959, p. 413. — E. MÂLE, *La Fin du Paganisme*, p. 303.

caractère tutélaire de nature à protéger le monument « attribué aux images de Siméon Stylite » en se référant à l'*Historia religiosa* de Théodoret ⁽¹⁾, ce qui orientait la recherche vers le Siméon de Qal'at Sim'an. En 1884, Mgr L. Duchesne fut le premier à reconnaître dans le bas-relief informe de la région de Poitiers, « saint Siméon, le fameux stylite de la région d'Antioche ». Elbern qui rapporte ces diverses opinions, appuie celle en faveur d'un stylite : « Les eulogies comme témoins iconographiques nous offrent des arguments importants pour l'identification du fragment de Poitiers comme représentation d'un saint stylite. Ces arguments sont tout d'abord l'inscription HIC SYMION, puis le caractère de colonne du monument fragmentaire, enfin le bourrelet à travers les cuisses mentionné ci-dessus, à interpréter comme une partie de la balustrade. Le vêtement en raies ondulées nous incline vers la même interprétation, parce qu'il y a bien des eulogies et représentations de stylites, qui montrent les mêmes détails » ⁽²⁾. Mais pour Elbern c'est de Siméon le Jeune qu'il s'agit.

Aucun attribut iconographique ne permet de pencher pour un stylite de préférence à un autre : abaque surmontant la colonne, balustrade, croix sur la poitrine se retrouvent dans des représentations attribuées nommément à Siméon l'Alépin, comme à Siméon le Jeune. L'argument d'Elbern relève davantage d'une pétition de principe : « Bien que la vénération du « thaumastorite » ne s'explique pas de manière satisfaisante et adéquate sinon par celle de s. Syméon l'ancien, on est porté à croire qu'en Gaule le culte des stylites était lié essentiellement à la personne de Syméon le Jeune « d'Antioche » ⁽³⁾.

Nous avons vu plus haut, en évoquant les documents littéraires, ce qu'il faut penser de cette affirmation. Aussi nous n'y revenons pas. Elbern invoque l'autorité d'E. Mâle en faveur de son interprétation. Or rien de moins vrai. A la page citée en référence par Elbern (p. 257), l'éminent spécialiste de l'art religieux dit effectivement : « L'un (des reliefs trouvés dans l'Hypogée de Mellébaude) presque informe, représente un personnage qui tient une croix sur sa poitrine. Son nom est inscrit : c'est saint Siméon,

⁽¹⁾ *La Civilisation mérovingienne*, p. 413.

⁽³⁾ *Art. cit.*, p. 259.

⁽²⁾ *Le Fragment de saint Syméon*, p. 259.

le fameux stylite de la région d'Antioche »⁽¹⁾. Cette même phrase revient à la page 261 : « Nous avons cité un passage de la vie de sainte Geneviève, où il est rapporté que saint Siméon Stylite, qui vivait sur sa colonne près d'Antioche... » Or, d'après Mâle, le correspondant de la Sainte de Lutèce est Siméon Stylite l'Ancien (l'Alépin) et non le Jeune : « De tous ces monuments, le plus magnifique est l'église élevée en l'honneur de saint Siméon Stylite que les Arabes appellent « Kalat Seman »... Des nations qui n'étaient pas chrétiennes l'admiraient et le roi de Perse lui demandait sa bénédiction. Il était célèbre dans toute la chrétienté : *des marchands venus de la Gaule l'ayant entretenu des vertus de sainte Geneviève, il les chargea de la saluer de sa part* »⁽²⁾.

Loin de nous de nier qu'un certain culte était rendu à Siméon le Jeune en Occident avant les Croisades. L'eussions-nous soutenu, la présence à Bobbio d'eulogies⁽³⁾ portant son effigie et datant au plus tard du début du VII^e siècle nous démentirait. Mais pour ce qui regarde les Gaules, nous n'avons aucune preuve certaine de son existence. La situation changea avec les Croisades.

A lire les œuvres de Nikon de la Montagne Noire (XI^e s.), l'on constate

(1) *La Fin du Paganisme*, p. 303.

(2) *La Fin du Paganisme*, p. 98. C'est nous qui soulignons le passage.

(3) Il s'agit là d'une eulogie avec inscription mentionnant Siméon du Mont-Admirable. Cf. à ce sujet G. CELI, *Cimeli bobbiensi*, Rome, 1923, pp. 53-57; CECHELLI, *Note iconografiche su alcune ampolle bobbiesi*, in *Rivista di Archeologia Cristiana*, IV, 1-2, 1927, p. 289, fig. 7; H. DELEHAYE, *Les Ampoules et les médailles de Bobbio*, dans *Journal des Savants*, décembre 1929, pp. 453-454; A. GRABAR, *Martyrium. Recherches sur le culte des reliques et l'art*, II, p. 344 et Pl. LXIII, 2; J. LEROY, *L'Icone des Stylites de Deir Balamend (Liban) et ses sources d'inspiration*, in *M.U.S.J.*, XXXVIII, 1962, Pl. II, 1; V. ELBERN, *Eine frühbyzantinische Relicddarstellung des älteren Symeon Stylites*, in *Jahrbuch des deutschen archäolog. Instituts*, t. 80, 1965 (paru en 1966), p. 289, fig. 7;

J. LAFONTAINE-DOSOGNE, *Itinéraires archéologiques dans la région d'Antioche*, Bruxelles, 1967, pp. 141, n. 2; 152, fig. 113, et chap. IV, passim; A. GRABAR, *Les Ampoules de Terre-Sainte*, Paris, 1958, mentionne les eulogies de Siméon (p. 32) sans les étudier, parce que, dit-il, son recueil est consacré à celles en provenance de Terre-Sainte.

En plus de l'ampoule mentionnée ci-dessus, Grabar a communiqué à M^{me} Lafontaine-Dosogne ses notes concernant trois autres fragments du même type, également conservés à Bobbio (*Itinéraires archéologiques*, p. 177, n. 2). Nous croyons, contrairement à Grabar, que les eulogies de stylites de Bobbio proviennent du Mont-Admirable et non de Qal'at Sim'an (*Les Ampoules de Terre-Sainte*, p. 32), sinon elles auraient représenté Siméon l'Alépin, non le Jeune, comme l'admettent tous les archéologues qui s'en sont occupés.

qu'ermittages et monastères étaient nombreux dans l'Antiochène. Ils eurent certainement à souffrir des guerres entre Byzance et les Arabes, durant l'invasion seljukide et quelques années plus tard au moment de la conquête des Croisés. Mais « les Francs, revifant les couvents en partie ruinés par l'invasion turque, installèrent des moines latins à la place ou à côté de ceux, Grecs ou autres, qu'ils y trouvaient et les communautés ainsi créées acquirent vite une grande importance, d'une part à cause de leur richesse, d'autre part en raison des contacts spirituels qui se nouèrent avec les milieux indigènes correspondants » (1).

Trois grandes abbayes bénédictines furent établies dans l'Antiochène, celles de Saint-Paul, de Saint-Georges et de Saint-Siméon. Celle de Saint-Paul (2) évinça la communauté de religieux melchites. Les Bénédictins de Saint-Georges de la Montagne Noire (Saint Georges de Jubin) furent remplacés eux-mêmes par des Cisterciens en 1214. Des moines latins s'installèrent à Saint-Siméon auprès des hiéromoines grecs. Il y avait encore dans la Principauté d'Antioche et les possessions franques plusieurs communautés de Bénédictins, de Carmes, de Chanoines de Saint-Augustin, des communautés de femmes, et plus tard des Dominicains, des Franciscains. A Balamend, les Cisterciens tout-puissants, surtout depuis le patriarcat de Pierre II († 1217) occupèrent le monastère grec dès 1157 (3).

La mention de Saint-Siméon revient dans plusieurs sources de l'histoire des Croisades. Une charte de Bohémond III d'Antioche, en septembre 1166, confirme la vente d'une *gastina S. Basilii... affinis... gastinae, S. S. Machabaeorum et S. Symeonis quam Aimericus Richerius hoc tempore possidet* (4).

Dans les récits de Guillaume de Tyr, lors du conflit qui opposa Raymond de Poitiers au patriarche Raoul de Domfront (1136-1142) (5),

(1) Cl. CAHEN, *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades*, Paris, 1940, p. 323.

(2) Sur cette abbaye, cf. Cl. CAHEN, *op. cit.*; pp. 323-324; Dom Ph. SCHMITZ, *Histoire de l'Ordre de Saint-Benoît*, t. I, pp. 669-671.

(3) Sur cette abbaye, cf. Camille ENLART, *L'Abbaye cistercienne de Belmont en Syrie*, in *Syria*, 1923; J. LEROY, *Moines et monastères du Proche-Orient*, Paris, 1957, pp. 150-160; BREYCHA-VAUTHIER, A.C., *Deir Balamand*,

lémoin de Cîteaux en terre libanaise, dans *Bulletin du Musée de Beyrouth*, t. XX, 1967, pp. 1 sq.

(4) R. RÖHRICHT, *Regesta regni Hierosolymitani (MXCVIII-MCCXCI)*, Oeniponti, 1893, p. 110.

(5) GUILLAUME DE TYR, *Historia rerum transmarinarum*, XIV-XXIV; R. GROSSET, *Histoire des Croisades*, t. II, pp. 41-48; REY, *Les Dignitaires*, pp. 324, 334, 504.

le 26 juillet 1224, le pape Honorius III adressa un bref au patriarche latin et au prieur des Templiers d'Antioche, sur la plainte de l'abbé et du couvent de Saint-Siméon en butte aux exactions du comte de Tripoli ⁽¹⁾.

L'importance de Saint-Siméon fut si grande au temps des Francs que ceux-ci baptisèrent le port de Suwaïdiya, Port Saint-Siméon, alors que Qal'at Sim'ân et son saint stylite ne leur était connus que par ouï-dire car leurs possessions n'avaient pas mordu aussi profondément sur l'hinterland syrien. Croisés regagnant leurs demeures, marins ayant accosté au port durent raconter dans leurs foyers l'histoire merveilleuse de ce « fou » de Dieu, et l'Occident fut ainsi en mesure de connaître la geste de Siméon le Jeune. Le souvenir de l'Alépin fut ainsi éclipsé pour laisser la place à celui du Thaumastorite. Des communes de France se mirent sous son vocable et des églises furent édifiées en son honneur, en particulier dans les régions où s'établirent des Commanderies d'Ordre de chevalerie, Templiers ou Saint-Lazare. Nous avons pu relever en France quatre communes du nom de Saint-Siméon : l'une dans l'Eure, dans l'arrondissement de Bernay (Canton de Cormeilles), l'autre dans l'Orne, arrondissement d'Alençon (Canton de Passais), la troisième dans la Seine-et-Marne, arrondissement de Provins (Canton de la Ferté-Gaucher) et la quatrième, Saint-Siméon-de-Bressieux dans l'Isère, arrondissement de Grenoble (Canton de Saint-Étienne-de-Saint-Geoirs). Nous en avons visité trois. Deux possèdent des églises édifiées en l'honneur d'un Siméon Stylite, celle de l'Eure et celle de la Seine-et-Marne ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Édit. J.-B. PITRA, *Analecta novissima specilegi Solesmensis Altera continuatio*, t. I, 1885, p. 586.

⁽²⁾ La paroisse de Saint-Siméon, dans l'Orne, est édifiée en l'honneur de saint Siméon. Mais le patron en question est un autre saint oriental, Siméon reclus à Trèves († 1035). Édition de sa vie (*B.H.L.* 7963) dans *Act. SS.*, Jun., t. I, pp. 87-107. Cf. MAURICE COENS, *Un document inédit sur le culte de S. Syméon, moine d'Orient et reclus à Trèves*, in. *Anal. Boll.*, t. LXVIII, 1960, pp. 181-196.

Le fait que Siméon avait été mandaté par

son supérieur du Sinai pour aller recueillir les aumônes du duc Richard II en Normandie pourrait expliquer ce patronage. Aurait pu avoir le même effet le séjour prétendu de deux longues années que Siméon aurait fait à Rouen, que lui prêtent certains documents. A ce séjour se rattache le texte, notoirement légendaire, publié dans les *Anal. Boll.* en 1903, t. XXII, pp. 423-438, par le P. A. Poncelet sur les reliques de sainte Catherine que Siméon aurait apportées du Sinai à Rouen (d'après *Anal. Boll.*, M. COENS, *art. cit.*, p. 183).

La première est un petit sanctuaire de campagne. L'autel est surmonté d'une statue du Sacré-Cœur. A droite, au-dessus de la porte de la sacristie, saint Sébastien ; à gauche « Saint Siméon ». C'est un père capucin habillé de la bure traditionnelle et fleurdelisée ; une petite pèlerine est jetée sur son épaule. Barbe poivre-sel et tonsure. La taille est serrée de la cordelette habituelle aux fils de saint François, les deux bouts rejetés sur les devants de la robe. Un chapelet est accroché à la ceinture. Ses mains sont levées et posées l'une sur l'autre sur le haut de la poitrine. Absence de croix. Bref, une représentation sulpicienne qui pourrait s'appliquer à n'importe quel saint de l'Ordre de saint François, n'était-ce l'inscription mise sur le socle, Saint Siméon, et la tradition locale qui y reconnaît l'un des stylites. Le vitrail (Pl. V 1) du chœur, côté droit est plus intéressant. Une inscription attire d'abord les regards « Saint Siméon Stylite ». Le bienheureux, en pied, se détache sur un fond de montagnes boisées de couleur violette ; une rivière coule au bas. Le saint est habillé d'une bure à larges manches, couleur chocolat, avec une espèce de dalmatique grise ; un grand capuchon blanc est rabattu sur la nuque. Tonsure et couronne de cheveux. La main gauche pend le long du corps, supportant un gros livre. La droite, repliée sur la poitrine, tient une croix que le saint semble contempler. Un fût de colonne se dresse au premier plan et à gauche du saint. Le vitrail étant brisé vers le bas, nous ne savons pas si d'autres attributs y étaient représentés. Il porte la date de 1879. L'artiste — si on peut appeler ainsi le verrier qui l'a composé — a retenu plusieurs caractéristiques de l'iconographie siméonienne : la montagne de couleur violette (le Mont-Admirable fait partie de la Montagne Noire), le fût de la colonne et la croix ⁽¹⁾.

Le désir d'être complet nous a incité à décrire ces œuvres qui n'ont aucun intérêt archéologique ou artistique. Elles marquent cependant la manifestation d'un culte rendu à Siméon le Jeune en Normandie dont un duc, Bohémond, a été le fondateur de la principauté franque d'Antioche.

D'un tout autre intérêt est la statue en pierre polychromée (Fig. 2-4 p. 172) du xv^e siècle figurant un Siméon Stylite, conservée dans la mairie de

(1) Sur les rapports entre le stylitisme et le sacrifice de la croix, cf. R. MOUTERDE, *Atti del III Congresso inter. di Archaeologia cristiana*,

Ravenne, 1932, pp. 464-467 et *Nouvelles images de stylites*, in *Orientalia christ. Periodica*, XIII, 1947, p. 250.

Saint-Siméon, en Seine-et-Marne. Elle s'y trouvait en novembre 1973. Nous avons pu l'examiner grâce à l'amabilité d'un ami des vieilles pierres, M. Yan Loth, habitant la commune voisine, Les Limons Couronnés. Elle lui doit d'être encore conservée ; car c'est lui qui a empêché qu'elle ne soit volée ou bradée à un antiquaire qui l'aurait à son tour vendue à une collection privée de France, d'Amérique ou d'Allemagne. Avant que la statue ne soit mise en dépôt en la mairie, elle était placée dans une niche élevée, en briques, dominant un lavoir au lieu dit Le Parc, à quelques centaines de mètres du village, route de Mondollet, exposée aux intempéries et au vol (Fig. 1 p. 172). M. Loth l'a mise en lieu sûr. Il est normal de lui en rendre justice en ces temps où des dizaines d'œuvres d'art disparaissent des églises.

La statue mesure 1,10 m de haut. Le saint est représenté debout, le tronc légèrement penché en avant. Il porte une bure serrée d'une ceinture de cuir, qui lui tombe jusqu'aux pieds ; elle est surmontée d'un scapulaire visible surtout au dos. Les épaules sont recouvertes d'une mantelette à capuchon, fermée par devant ; le capuchon est rabattu sur l'arrière de la tête de l'homme de Dieu, rasée sur le haut et ornée d'une couronne de cheveux. Il est imberbe. La main gauche tient devant la poitrine un livre ouvert qui a été fortement martelé. La droite presse le haut de la cuisse. La jambe droite ⁽¹⁾ est en effet nue sur toute sa longueur ; elle se porte légèrement en avant ; la main posée sur sa partie supérieure l'empoigne et semble y attirer l'attention du spectateur. Des pustules d'où sortent des vers la recouvrent du haut en bas. Une cordelette bien tressée retombe jusqu'à terre entre les jambes ; elle semble sortie de dessous la robe. Les pieds sont nus. Nombreuses traces de peinture, brun foncé pour la robe, ocre pour le scapulaire. La statue repose sur un petit socle, lequel est placé sur une base plus large qui ressemble à un abaque de colonne, mesurant 30 cm de côté et 15 cm de haut. Le socle porte l'inscription S. SIMEON. Le nom, l'abaque de la colonne, tout un ensemble de détails

(1) Alors que les biographes de Siméon parlent d'une jambe gauche, c'est la jambe droite que montrent la figure du monastère de Saint-

Barlaam des Météores et la statue de Saint-Simon.

iconographiques et la tradition locale désignent un stylite. Mais lequel des deux Siméon désignent-ils ?

Toute iconographie de stylite comporte deux genres d'éléments. Les uns stables et s'appliquent à tout stylite : colonne ou base de colonne ou même tablette épaisse selon l'espace imparti à l'artiste ; saint barbu à capuchon, le plus souvent présence d'une croix. Les autres sont particuliers à l'un ou l'autre stylite et rappellent des épisodes de sa vie : personnages entourant la colonne (prince arabe pour Siméon l'Alépin, Conon et Marthe ou enfant tombant d'un arbre pour Siméon le Jeune, animaux (serpents pour le premier ; diabolins pour le second), etc.

Deux détails sont frappants dans la statue de Saint-Siméon : cordelette et jambe portant des ulcères. Tout d'abord la cordelette. Les deux stylites ont eu recours à la cordelette comme instrument du supplice. Les trois hagiographes de Siméon l'Alépin relatent un même fait avec cette différence qu'Antoine donne plus de développement : Théodoret de Cyr, chap. 5, tenait le fait de Siméon lui-même et de l'abbé Héliodore, supérieur du monastère d'Eusébonas. « Ayant pris un jour une corde faite de feuilles de palmier — or elle était extrêmement rugueuse même au seul toucher — il s'en ceignit les reins, non pas en la mettant sur ses vêtements mais en l'appliquant sur la peau même : et dans ces conditions il la serra si fort qu'elle blessa circulairement toute la partie qui en était enveloppée. Lorsqu'il eut passé de cette manière plus de dix jours, comme la blessure qui s'aggravait émettait des gouttes de sang, quelqu'un, l'ayant vu, lui demanda la cause du sang : comme il répondait qu'il n'avait rien de fâcheux, son compagnon de lutte, lui faisant violence, mit la main sous la robe, apprit la cause du mal et la révéla au supérieur. Celui-ci donc, aussitôt, tout en le blâmant, l'exhortant, accusant la cruauté de la chose, à grand peine défit le lien. Mais même ainsi il ne put le persuader d'apporter quelque remède à la blessure. Bref, voyant qu'il accomplissait d'autres exploits du même genre, on lui ordonna de quitter cette palestine, de peur qu'il ne devînt cause de ruine pour ceux qui, d'une constitution physique moins robuste, essaieraient de rechercher avec ardeur ce qui dépassait

leurs forces » (1). La *Vie* syriaque relate le même épisode dans le chap. 19. Quant à Antoine, il le développe dans trois chapitres, 5 à 8.

Siméon le Jeune, encore enfant, imitant son aîné -- à moins que ce ne soit l'hagiographe qui, pour camper davantage la pénitence de son héros, ne lui ait attribué un fait de la vie de Siméon l'Alépin (2) -- se ceint le corps d'une corde qui entre dans les chairs jusqu'aux côtes et occasionne ainsi de grandes et profondes plaies, accompagnées de pourriture et de graves hémorragies. D'autorité, son maître Jean fait enlever la corde, mais l'enfant recommence, en la serrant moins et cela à plusieurs reprises (3).

De sorte que la corde ne peut être une caractéristique distinctive nous permettant d'attribuer une représentation iconographique à l'un plutôt qu'à un autre. On ne peut pas porter le même jugement sur l'état et la position de la jambe.

La jambe telle qu'elle est représentée sur la statue de Saint-Siméon ne doit pas être confondue avec une autre attitude donnée à ce membre inférieur dans une fresque du monastère de Barlaam aux Météores, où l'on voit le saint passant la jambe droite à travers le chapiteau sculpté de sa colonne ou dans l'icône du Balamend où Siméon enjambe le bord du chapiteau concave (4). Ici le saint montre au spectateur une jambe endolorie. Tous les historiens de Siméon l'Alépin relatent qu'à force de se tenir debout, le stylite avait été atteint d'ulcères au pied gauche. Des variantes cependant émaillent les divers récits. Théodoret est le plus sobre : « On dit aussi que, par suite de sa station debout, un ulcère de chiron s'est formé à son pied gauche et qu'il en sort continuellement une très grande quantité de pus » (5). La *Vie* syriaque ajoute des détails :

(1) FESTUGIÈRE, *op. cit.*, p. 390-391.

(2) « S'il paraît assez bien prouvé que les biographes du second Syméon Stylite lui ont prêté sans beaucoup de scrupules certains exploits de son devancier, il est plus manifeste encore que le saint lui-même s'est étudié à reproduire de point en point les exemples de cet homme extraordinaire ». P. PEETERS, *L'Église géorgienne du Clibanion au Mont*

Admirable, in *Anal. Boll.*, t. 46, 1928, p. 263 ; cf. aussi pp. 252-253 et du même auteur, *Le Tréfonds Oriental de l'hagiographie byzantine*, p. 135.

(3) *Vie ancienne*, chap. 26 ; édition VAN DEN VEN, t. II, p. 30.

(4) Explication de ce geste insolite in LEROY, *L'icône des Stylites*, p. 346.

(5) FESTUGIÈRE, *Antioche païenne*, p. 399.

l'ulcère est rongé par les vers. Il dégageait une odeur si forte que nul ne pouvait monter jusqu'au milieu de l'échelle sans en être incommodé : « ceux des disciples qui étaient obligés de monter jusqu'à lui ne le pouvaient sans se tenir sous le nez de l'encens et des onguents ». Après neuf mois, comme il (Siméon) est près de mourir, tous, évêques, périodeutes et peuple le supplient ou de descendre ou de laisser au moins enlever l'un des tambours de la colonne pour que les médecins puissent monter plus facilement sur l'échelle et lui remettre un emplâtre ; le saint refuse, le Seigneur prendra soin de lui. Cette aide lui arriva par l'intermédiaire d'un ange qui, un jour, lui toucha le pied et le guérit. Antoine de son côté situe la plaie à la cuisse et non aux pieds ; il ne parle pas de guérison miraculeuse, mais se plaît dans force détails réalistes qui nous paraissent répugnants. Pour exalter la vertu de son héros, l'hagiographe se permet des descriptions qui seraient incongrues sous la plume d'un autre écrivain. « Par la volonté de Dieu, il arriva que le roi des Sarrasins vint auprès de Syméon pour obtenir une prière et, au moment où il s'approcha de la colonne pour être béni par le saint Syméon, le saint de Dieu, l'ayant vu, se mit à l'exhorter. Tandis qu'ils s'entretenaient, un ver tombe de la cuisse, et le roi laisse là son intention, sans savoir d'ailleurs ce qu'était l'objet tombé, et court s'emparer du ver. Il le pose sur ses yeux et sur son cœur et il sort le tenant dans sa main. Alors le saint lui dit : « Rentre ici, jette ce que tu as ramassé, tu me fais de la peine à moi pécheur. C'est un ver puant tombé d'une chair puante. Pourquoi te salir les mains, toi un noble personnage ? » Comme le juste parlait ainsi, le Sarrasin rentre et lui dit : « Ce ver me sera en bénédiction et en rémission des péchés ». Et ayant ouvert la main, c'est une perle précieuse qui était dans sa main » ⁽¹⁾.

Il est vrai qu'un ulcère né de la station debout ou à la suite de macération, puis guéri par des anges, est un phénomène bien connu dans la littérature

⁽¹⁾ *Vie de Syméon Stylite*, traduction FESTUGIÈRE, *op. cit.*, p. 499. Sur l'un des panneaux du polyptyque de saint Jean l'Aumônier, conservé au Musée historique de Cracovie, représentant Siméon sur sa colonne, le roi des

Sarrasins est à demi agenouillé devant le saint, il serre un grand ver dans la main droite tendue vers l'homme de Dieu. Ce panneau est représenté dans la *Revue du Louvre et des Musées de France*, 11^e année, 1961, n. 2, p. 74.

hagiographique. Mais la réunion des deux caractéristiques, corde et jambe tuméfiée d'ulcères ne conviennent qu'à Siméon l'Alépin ⁽¹⁾.

Le livre que tient Siméon dans sa main gauche peut poser un problème ⁽²⁾. En effet, dans l'iconographie byzantine « l'attribut des docteurs est le livre. Il ne manque jamais dans les rangées d'évêques, alignés autour des absides. Le même attribut convient aux apôtres qui furent les premiers docteurs de l'Église (*Euntes, docete omnes gentes*) ; pour ceux-ci le livre est remplacé par le rouleau qui a le même sens, mais évoque l'idée d'une plus haute antiquité » ⁽³⁾. N'oublions pas que nous sommes devant une représentation née en Occident qui a d'autres canons iconographiques que l'Orient. Les fondateurs d'Ordre, saint Benoît, saint François, portent souvent un livre dans la main figurant les règles de l'Ordre. Saint Siméon l'Alépin, en tant que premier stylite a pu être considéré comme fondateur d'Ordre. C'est à la même source, l'Occident, que nous nous devons d'attribuer certains détails qui auraient été insolites dans une figuration de stylite d'origine byzantine : l'absence de barbe, la tonsure, la ceinture de cuir, le scapulaire tel qu'il est représenté sur la statue qui nous occupe ⁽⁴⁾.

Le costume de saint Siméon de Seine-et-Marne est apparenté davantage à celui de bénédictins qu'à celui des saints d'Orient. Cela nous semble logique. On ne peut pas demander à un artiste du Moyen Age français de faire de la reconstitution historique. Comme nous l'avons signalé plus haut, des fils de saint Benoît avaient partagé avec les Siméoniens le couvent du Mont-Admirable. Le fait était connu à travers les récits des Chevaliers du Temple ou de Saint-Lazare, établis dans la Brie.

⁽¹⁾ Une fresque du monastère de Barlaam aux Météores représente un Siméon Stylite l'Alépin la jambe couverte de pustules.

⁽²⁾ Nous avons vu aussi que sur le vitrail de l'église de Saint-Siméon dans l'Eure, le saint porte un gros livre dans la main gauche.

⁽³⁾ G. DE JERPHANION, *Les Caractéristiques et les attributs des saints dans la peinture cappado-cienne*, in *Anal. Boll.*, t. 55, 1937, p. 13.

⁽⁴⁾ Équivalent au scapulaire occidental est

le *schème* des moines grecs. C'est un morceau rectangulaire d'étoffe blanche ou brune sur lequel figurent les instruments de la Passion avec différentes initiales de mots grecs. Il se porte sur la poitrine. Sur l'icône de Balamend, Siméon le Jeune porte le *schème* (J. LEROY, *L'icône des Stylites*, p. 336 et Pl. 1). Siméon l'Alépin le porte dans une icône de Chypre de la fin du XVI^e s. (Église de la Vierge Chryse-léousa, à Emba).

En représentant son héros, Siméon l'Alépin, l'artiste s'est inspiré d'un épisode de la vie de ce dernier et lui a fait porter le costume des moines occidentaux qui avaient occupé le monastère du Mont-Admirable, fondé par le second stylite, Siméon le Jeune. Il pouvait croire que les Siméoniens avaient la même livrée.

Cependant par la suite, dans la pensée des habitants de la région, sous l'influence des nombreuses commanderies des Templiers et des institutions de charité de Saint-Lazare ⁽¹⁾ qui connurent surtout Siméon le Jeune, la substitution s'opéra et la statue de Siméon l'Alépin devint celle du Jeune. Substitution ⁽²⁾ manifestée par sa présence dominant le lavoir de la commune et par les autres représentations stylites de l'église du village. Siméon le Jeune opéra divers prodiges en relation avec l'eau. Une première fois, devant le manque d'eau qui se faisait sentir dans le monastère, il ordonna à ses disciples de construire une citerne. Puis s'adressant à Dieu : « Seigneur, commande aux nuages de nous fournir l'eau pour l'usage que nous souhaitons et de la faire tomber jusqu'à ce que nous en ayons une abondante provision ». Et Dieu exauça sa demande. Une autre fois, il fit mettre en état des aqueducs anciens que les moines avaient déterrés autour du monastère et sur sa prière, « les nuages firent entendre leurs grondements et donnèrent une abondante pluie et en une fois les citernes furent remplies » ⁽³⁾. Si sa prière attirait la pluie en temps

(1) M. Yan Loth a eu l'amabilité de nous communiquer la liste des 25 communes et lieux-dits de Seine-et-Marne dans lesquels il a relevé les noms de Saint-Lazare ou de Ladre.

A Saint-Siméon même, le domaine de Bouget, comprenant maison, grange et terre, a appartenu aux Templiers de la commanderie de Chevru (5 km S. de Saint-Siméon), puis à l'Ordre de Saint-Jean. Les bâtiments étaient déjà ruinés en 1673.

Trois commanderies existaient dans les environs de Saint-Siméon : celle de Coulommiers, celle de Chevru et celle de Coutran (Ferté-Gaucher). Il n'y avait pas moins de quinze

commanderies dans l'ensemble de la Seine-et-Marne.

(2) Serait-ce pour confirmer cette substitution et pour attester davantage le culte de Siméon le Jeune, en Seine-et-Marne, qu'on a donné le nom de *Montagne* à un lieu-dit situé juste derrière l'église de Saint-Siméon ? *Montagne* fait penser aussitôt au Mont-Admirable.

(3) *Vie ancienne*, chap. 97 = VAN DEN VEN, *op. cit.*, t. II, pp. 94-95. Le souvenir de ce miracle est commémoré dans une inscription du Mont-Admirable, exhumée par le P. MÉCÉRIAN, *Les Inscriptions du Mont-Admirable*, M.U.S.J., t. XXXVIII, 1962, p. 319.

Illustration non autorisée à la diffusion

1. – Saint Siméon sur sa colonne
(fresques de SAINT-SIMÉON, Seine-et-Marne)

(Cl. J.-M. Gander)

Illustration non autorisée à la diffusion

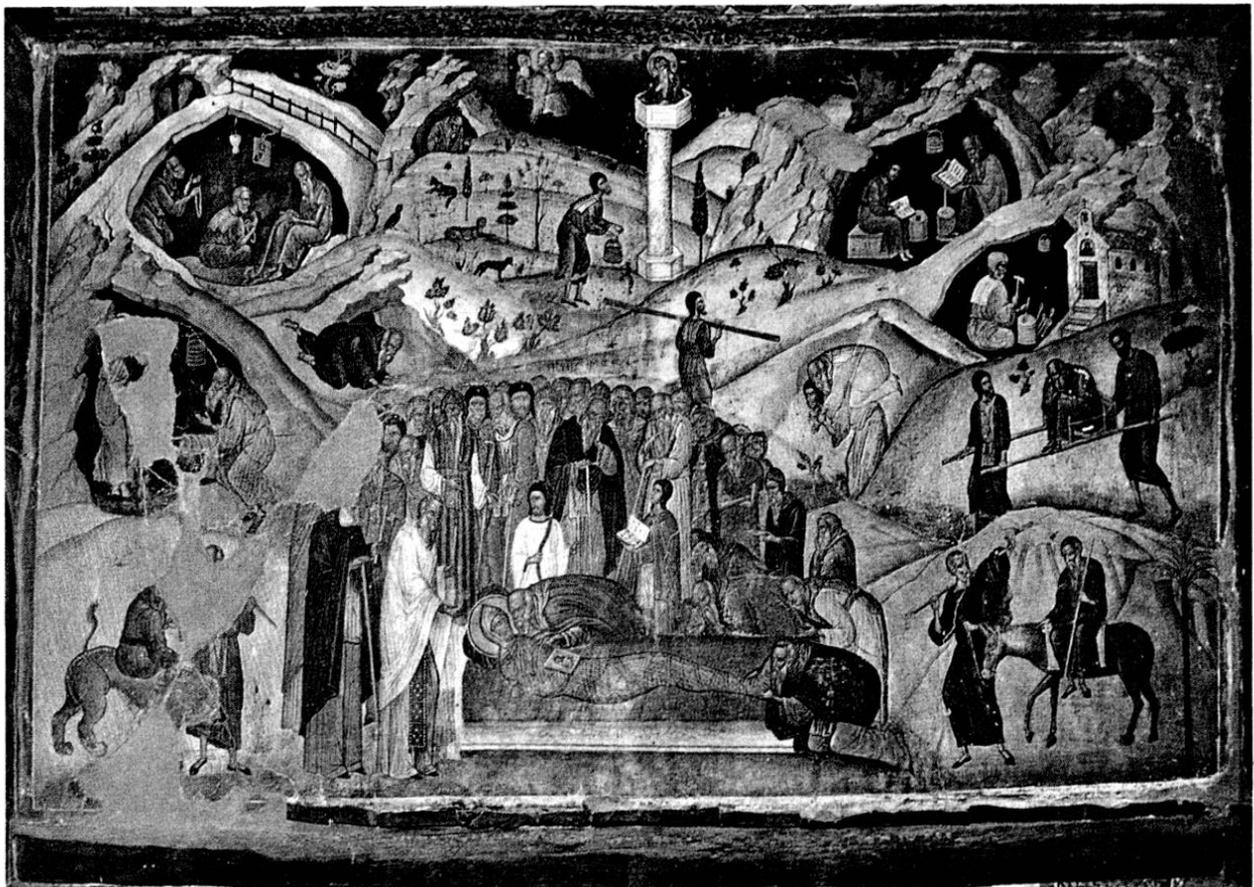
2. -- Saint Siméon sur sa colonne (détail)

(Cl. Fr. Guillemin)

Illustration non autorisée à la diffusion

1. - Funérailles de Saint Siméon
(fresques de SAINT-SIMÉON, Seine-et-Marne)

(Cl. Fr. Guillemin)



2. - La mort de Saint Athanase. Peinture du XVI^e siècle
(réfectoire de la Grande Lavra, Mont Athos)

de sécheresse, elle écartait aussi les nuages, faisant le beau temps au-dessus de tout le monastère lorsque les besoins s'en faisaient sentir ⁽¹⁾.

*
* *

L'église de Saint-Siméon possède, en plus de reliques du saint (conservées dans une châsse sous le maître-autel) (lequel des deux ?) ⁽²⁾, cinq représentations de stylites : une statue qui surmonte l'autel du bas-côté droit, le vitrail central de l'abside, une bannière de procession et deux grandes fresques qui se déroulent, des deux côtés sur le haut des murs supportant la voûte dans l'avant-chœur.

L'église actuelle n'est pas ancienne. Elle remonte à la dernière moitié du XIX^e siècle. Près de la porte d'entrée, côté gauche, une plaque commémore l'érection et la consécration du sanctuaire : « *L'église de Saint-Siméon a été construite en l'année 1869 sous le règne de Napoléon III, et sous l'administration de MM. de Vesins O*, Préfet — Fleury*, sous-préfet — Josseau C*, député — Martin, maire et Berton adjoint — La bénédiction solennelle en a été faite le 7 novembre 1869 par Monseigneur Allou, évêque de Meaux, assisté de Mr Lelongt, curé de la paroisse.* »

Étaient conseillers municipaux : Mrs BRULFERT, CORDELLIER, RENARD, MARCELLAS, ROUARD, DUPRÉ, LEBLANC, LANGLOIS, GEAS, LEFEVRE.

NOTTÉ, Architecte, DESCOUT, SALMON et RUBANTEL, Entrepreneurs.

Elle a succédé à une autre plus ancienne, bâtie probablement sur le même emplacement. Dans le bas-côté, en entrant, près des fonds-baptismaux, nous avons pu lire sur une dalle funéraire : « *D.O.M. Ici repose le corps de M. Jean Louis Renard, prêtre de ce diocèse. Ancien curé de cette paroisse et doyen rural de la Ferté-Gaucher. Décédé le 10 septembre 1772 âgé de 58 ans. Priez Dieu pour son âme.* »

⁽¹⁾ *Vie ancienne*, chap. 172 = VAN DEN VEN, p. 178-179.

Nous avouons cependant que le pouvoir de faire tomber la pluie ou jaillir l'eau n'est pas réservé au seul Siméon le Jeune ; il est partagé

avec l'Alépin. Cf. *Vie* par Antoine, chap. 21 ; FESTUGIÈRE, *op. cit.*, p. 501.

⁽²⁾ Sur les reliques de saint Siméon l'Alépin, cf. E. FOLLIERI, *Un Reliquiario bizantino di S. Simeone Stilita*, in *Byzantion*, 1965, t. XXXV, pp. 62-82.

Un de ses prédécesseurs est mentionné dans un ouvrage anonyme, *Description de la généralité de Paris* ⁽¹⁾ : « S. Siméon — Paroisse du Diocèse de Meaux, à une lieue et demie O. de la Ferté-Gaucher — 102 feux — Seigneur, M. le Duc de Chevreuse — curé depuis 1750, M. Chéron — L'évêque de Meaux nommé à la cure ».

Dominant l'autel du bas-côté droit, une statue de saint Siméon. Elle doit être une interprétation du XVIII^e de celle du XV^e. Elle représente l'homme de Dieu vêtu d'un bure fleurdéliée, d'un brun foncé, complétée par un capuchon. Nulle présence de corde ceignant les reins. Autant l'humilité et la douceur se dégagent de l'original, autant une certaine suffisance éclate sur la copie. Le saint retousse sa bure avec ostentation pour attirer les regards sur les plaies de sa jambe. De la main gauche, il tient un livre grand ouvert. Son pied droit est posé sur un chapiteau bien sculpté ; la colonne est brisée vers le haut ; elle est peinte et porte des fleurs de lis (Fig. 2, p. 173).

Sur le vitrail de la nef centrale, Siméon porte le costume d'un cistercien ; robe de bure et grand manteau blanc ; des chaînes sont attachées à la ceinture. De sa main droite il soulève légèrement sa robe, geste manifeste pour montrer la jambe couverte d'ulcères. De la main gauche soulevée à la hauteur de la poitrine, il tient une croix qu'il contemple avec attention. L'œuvre a été exécutée à Paris en 1878 par Tiercelin ; la donation à l'église, par la famille Quatre Solz de Marolles (Fig. 4, p. 173).

Le Siméon de la bannière de procession (XIX^e s.) est un moine franciscain, la taille serrée par la corde d'usage chez les fils de saint François. Il est debout sur un chapiteau de style corinthien bien exécuté. Il est barbu et les cheveux ébouriffés. Les deux mains sont élevées en geste d'orant ; celle de droite tient une croix (Fig. 3, p. 173).

Les deux fresques représentent l'une Siméon sur sa colonne conversant avec ses disciples ; l'autre la mort ou les funérailles du saint.

Dans la première (Pl. VII, 1 et 2) au centre du tableau, Siméon est debout sur une colonne couronnée par un chapiteau corinthien. Il porte

(1) Chez Moreau, rue Galande, à la Toison d'Or ; Hochereau l'aîné, à la descente du PontNeuf, au Phénix, MDCCLIX, p. III, 8.

une bure de couleur brune entrouverte laissant paraître la jambe. Une échelle est apposée sur la colonne du côté gauche ; aux pieds, un moine portant le costume franciscain converse avec le saint. Deux autres colonnes sans personnage se dressent dans le paysage. Dans l'extrême gauche de la fresque une chapelle en bois, entourée d'une palissade ; une colombe venant de droite se dirige vers la chapelle. Deux colonnes également vides se dressent dans le registre droite ; à côté d'elles, debout deux moines enveloppés d'un grand manteau de couleur brune lèvent le visage vers le saint et semblent lui parler. Un chien est couché à l'extrême droite de la fresque.

Dans la seconde (Pl. VIII, 1), en premier plan, couche funèbre sur laquelle est étendu le saint ; à gauche, du côté des pieds, une théorie de sept moines enveloppés d'un grand manteau de couleur brune, leur tête découverte cernée par une couronne de cheveux, contemplent l'homme de Dieu ; ils n'esquissent aucun geste. Vers la droite, groupe de trois moines, habillés de la même façon, l'un regarde le saint, les deux autres, dont l'un porte une croix de procession, lui tournent le dos. A demi agenouillé, le baluchon et le bâton de voyage posés à terre, un jeune homme joint les mains en signe de prière en direction de la tête de Siméon. Il est attaché à une chaîne reliée à un diabolin en vol. Dans l'arrière-plan, du côté droit, une colline couronnée d'un grand monastère, ceint de puissantes murailles ; du côté gauche, une colonne sans personnage se dresse vers le ciel. La présence du démon est une allusion à l'une des nombreuses guérisons miraculeuses de Siméon le Jeune ⁽¹⁾, surtout à l'épisode de la guérison d'un enfant sourd-muet manifestée par l'envol de petits diables par sa bouche ⁽²⁾.

Parmi ces représentations, certaines s'appliquent à Siméon l'Alépin (statue du bas-côté, vitrail) ; d'autres au Jeune (funérailles) ; d'autres

(1) VAN DEN VEN, *La Vie ancienne*, t. I, p. 186 ; t. II, index, p. 366. Siméon Stylite est représenté étendu sur une couche funèbre dans un lectionnaire du XI^e s. Cf. K. WEITZMANN, *The Constantinopolitan Lectionary Morgan* 639, in *Studies for Belle Da Costa Green*, Princeton,

1954, pp. 358-373. Il nous semble peu probable que notre « artiste » ait eu connaissance de cette miniature.

(2) *Vita* par NICÉPHORE OURANOS, éditée par G. JANNINGK, dans *Acta Sanctorum*, t. V, du mois de mai, 1685, p. 326.

enfin (première fresque, bannière), figurent indifféremment l'un ou l'autre. Les fresques, surtout celle de la mort du stylite, sont plates et ne dénotent rien d'original en comparaison avec d'autres scènes de dormition de saints, comme la *dormition de saint Athanase*, fresque de 1512 du réfectoire de la grande Lavra au Mont Athos ⁽¹⁾, ou la *dormition de saint Ephrem*, plus souvent représentée : Icônes du Vatican signée Tzanfurnari ⁽²⁾ ; du monastère de la Zoodochos Pighi (1^{re} moitié du xvi^e s.), à Patmos ; de Northwick Park, Collection Spencer Churchill (milieu du xvi^e s.) ⁽³⁾ ; du Patriarcat grec-orthodoxe de Jérusalem, église Saint-Constantin, 154, icône exécutée dans la 1^{re} moitié du xvi^e s. par le peintre crétois André Pavie ; du Patriarcat de Constantinople ⁽⁴⁾ ; de la Collection Paul Canellopoulos (1^{re} moitié du xvi^e s.), à Athènes — *dormition de saint Nicolas*, icône de la Collection S. P. Goritsas (1^{re} moitié du xvi^e s.), à Athènes — *dormition de saint Sabas*, icône de la Collection Stathatos, à Athènes ⁽⁵⁾ — *dormition de saint Onuphre*, icône du Musée d'Athènes ⁽⁶⁾. Elles dénotent cependant la pérennité d'un culte rendu à un saint dans les Gaules dès le Haut Moyen Age et avivé par les Croisades qui firent connaître la geste d'un autre stylite manifestée de diverses manières en ce xix^e s., siècle de rationalisme et de positivisme, qui devait considérer comme folie cette forme d'ascèse et que nous aussi, par lâcheté, nous jugeons avec une certaine ironie.

Joseph NASRALLAH.

⁽¹⁾ G. MILLET, *Monuments de l'Athos*, pl. 150, 2.

⁽²⁾ G. BOTTARI, *Roma sotterranea. Sculture e pittura sacre...*, III, Rome, 1754, frontispice ; cf. d'autres représentations citées dans J. LEROY, *L'Icône des Stylites*, p. 353 ; J.-R. MARTIN a consacré à ce thème une étude importante, *The Death of St Ephraim Syrus in Byzantine and Early Italian Painting*, in *The Art Bulletin*, XXXIII, 1951, pp. 217 sq.

Le thème eut du succès en Occident. A preuve la porte du tabernacle conservée dans la collection du comte Crawford-Balcarrès de la fin du XIII^e s. (G. ACHENBACH, *An Early Italian Taber-*

nacle, in *Gazette des Beaux-Arts*, LXXXVI, 1944, pp. 136 sq., fig. 11).

⁽³⁾ Reproduction de ces deux icônes dans *L'Art byzantin*, 9^e Exposition du Conseil de l'Europe, Athènes, 1964, nos 267 et 269.

⁽⁴⁾ G. A. SOTIRIOU, *Trésors du Patriarcat œcuménique* (en grec), Athènes, 1937, Pl. 21.

⁽⁵⁾ Reproduite dans J. LEROY, *L'Icône des Stylites*, Pl. IV ; cf. aussi A. XYNGOPOULOS, *Les Icones*, in Collection H. Stathatos : les objets byzantins et post-byzantins, s. d., 84, Pl. XIX.

⁽⁶⁾ G. SOTIRIOU, *Guide du Musée byzantin d'Athènes*, édition française par O. MERLIER, 1932, p. 87, n. 117.

NOTE ADDITIONNELLE

Dans un article précédent (*Syria*, XLIX, 1972, p. 148), nous avons émis l'opinion que le couvent de Saint-Siméon du Mont-Admirable avait subi le même sort que celui des nombreux monastères de la Cilicie et de l'Antiochène, détruits en 1275 par Baïbars. Nous n'avions pas prêté foi à une inscription grecque, de date incertaine, exhumée par le P. Mécérian ⁽¹⁾ dans les ruines de Saint-Siméon. C'est une épitaphe recouvrant la tombe du moine Makaios, de Saïfi, décédé le 3 janvier de l'an 6701 (1293 J.-C.). Un document littéraire dont nous avons pris connaissance depuis, nous apporte la conviction que Saint-Siméon était encore debout en 1284. Cela ressort d'une lettre du patriarche de Constantinople Grégoire II de Chypre (1283-1289) au moine Athanase Lépendrénos, écrite en décembre de la même année ou au début de 1285. L'œcuménique pensant qu'Athanase se dirigeait vers le Mont-Admirable τὸ ὄρος τὸ θαυμαστὸν avait le projet de lui écrire là-bas. Mais puisqu'il apprend qu'il se trouve encore à Atramyttion, c'est dans ce dernier endroit qu'il lui adresse sa lettre pour lui témoigner son attention et lui exprimer ses vœux ⁽²⁾.

Saint-Siméon a-t-il doublé le cap de la fin du XIII^e siècle et vu luire l'aurore du XIV^e ? Nous ne le savons pas encore ; c'est au fur et à mesure des découvertes épigraphiques ou de la publication de nouveaux documents littéraires que la vie périlleuse des monastères de l'Antiochène et de la Syrie du Nord s'assure d'une longévité insoupçonnée.

J. N.

⁽¹⁾ J. MÉCÉRIAN, *Les Inscriptions du Mont-Admirable*, M.U.S.J., t. XXXVIII, 1962, p. 323.

⁽²⁾ V. LAURENT, *Regestes*, t. I, fasc. IV,

n. 1478. Lettre publiée dans l'« Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος », Alexandrie, t. IV, 1909, pp. 103, 104.